

BALZAC ET LA « VRAIE VIE ». QUELQUES EQUIVALENTS ROMANESQUES

Je n'ai que deux passions, l'amour et la gloire
et rien n'est encore satisfait, et rien ne le sera jamais.
Balzac, 1821, *Correspondance*, I, 113.

Introduction : le souci de la formule¹

C'est dans sa correspondance, et particulièrement dans lettres adressées à sa sœur Laure, aux femmes aimées et à ses amies, que Balzac tente de définir ce qu'est pour lui la « vraie vie », et de s'en faire *un thème*².

Dans son article *Qui être ? Formes balzaciennes et souci de soi*³, José-Luis Diaz nous indique que ce « thème vital » est lancé par Madame de Berny dans une lettre de remerciement qu'elle adresse, en 1821, à son « divin chérubin » :

J'éprouve, dit-elle, sans cesse ce bonheur, *cette vie pleine, entière, réelle*, cette vie dont parle Chénier, cette vie qui en vaut mille, et que je tiens de lui⁴.

Le thème réapparaît en 1830, cette fois c'est Balzac qui adresse un souhait à son amie Zulma Carraud :

Espérons madame, dit-il, que comme toutes les âmes nobles et grandes, vous trouverez un jour votre *véritable vie, cette vie féconde d'émotions vraie*, sans laquelle j'avoue, richesse et bonheur ne sont que des mots⁵.

Ces postulats existentiels notre romancier les appliquera à ses personnages dont on a assez dit que pour certains d'entre eux ils étaient les doubles de l'auteur, comme Raphaël de Valentin, Louis Lambert, ou Albert Savarus...

C'est Raphaël de Valentin qui semble être, en premier lieu, le principal dépositaire des rêves d'amour et de gloire littéraire du jeune Balzac. Mais ses ambitions passent par le creuset de la pauvreté et de la solitude dans un Paris « tumultueux ». Raphaël, étudiant novice, pense d'abord pouvoir vivre sobrement comme « un solitaire de la Thébaïde, plongé dans le monde des livres et des idées » et dans « une *sphère* de travail et de silence », même si cette sphère lui semble « inaccessible ». S'il se bâtit une « tombe », c'est pour renaître « brillant et glorieux⁶ » : [...] l'étude me semblait être *le plus beau thème*, la plus heureuse solution de la vie humaine⁷.

Quant à l'amour si ardemment convoité, c'est l'aristocrate Foedora, qui par son nom et sa séduction, deviendra ensuite « *le symbole* de tous [ses] désirs et *le thème de [sa] vie*⁸ ».

¹. On relève 30 occurrences du mot « formule » dans *La Comédie humaine*, dans l'emploi qui nous intéresse : expression concise résumant un ensemble de significations », et plus précisément les deux acceptions suivantes : « expression concise, nette et frappante d'une idée ou d'un ensemble d'idées » ; « manière de procéder pour parvenir à un résultat. » (Dictionnaire. Le Petit Robert).

². Lettre de Mme de Berny à Balzac, mars 1822, *Correspondance*, t. I, Paris, 1960, Garnier, p. 143.

³. Voir José-Luis Diaz, « Qui être ? Formes balzaciennes et souci de soi » dans le présent volume.

⁴. Lettre de Mme de Berny à Balzac vers [1823-1825], *Corr.*, I, 234, nous soulignons).

⁵. Lettre à Zulma Carraud, 29 septembre 1830, *Corr.*, I, 468, nous soulignons).

⁶. *La Peau de chagrin*, CH, X, 133.

⁷. *Ibid.*, p. 137 (nous soulignons).

⁸. *Ibid.*, p. 147 (nous soulignons).

La perspective d'une vie glorieuse aiguillonnée par la femme aimée, est encore transposée en équivalent romanesque de manière très explicite dans le roman *Albert Savarus* en 1842 : le héros éponyme pense atteindre les sommets de la gloire après son élection à Besançon et se hausser ainsi au niveau social de la princesse Sodérini. Il pourra enfin déclarer : « [...] j'entrerai dans ma *vraie vie*, dans ma *sphère*¹. »

« Formule », « sphère », « thème », « texte », « résumé », seront autant de vocables déclinés par Balzac pour nous signifier *en raccourci* des programmes de vie, les siens, et ceux de ses créatures.

Ce souci de la formule, Balzac en explique le processus à travers l'activité mentale du personnage de Louis Lambert, qui, par ses lectures et ses réflexions, a le « le pouvoir de *réduire les choses à leur plus simple expression*, de les *absorber* en lui-même pour les y étudier dans leur *essence*². »

C'est aussi sur un mode poétique, dans *Ursule Mirouët*, que Balzac nous livre littéralement *la formule* qui donne à son l'héroïne éponyme l'accès à la vraie vie :

C'est grâce à une savante éducation que l'âme d'Ursule se développa dans *la sphère qui lui convenait*. Cette plante rare rencontra son terrain spécial, aspira les éléments de *sa vraie vie* et s'assimila les flots de son soleil³.

Ursule Mirouët est peut-être l'une des rares héroïnes à s'épanouir dans la sphère qui lui convient. Beaucoup d'autres personnages se trouveront à l'étroit dans celle que la destinée leur assigne, pour eux, *la vraie vie* est ailleurs, elle est à imaginer et/ou à conquérir.

Nous nous proposons d'examiner, à travers quelques exemples romanesques, comment s'actualise ce thème de la « vraie vie » prôné par Balzac, et qui nous est donné à lire d'emblée comme une formule globalisante. Nous prendrons en compte à la fois un axe *existential* proprement dit, à savoir *la vie* considérée dans sa durée, son déroulement, son contenu événementiel, mais aussi comme mode de vie ; et un axe *éthique* qui prend en compte toutes les valeurs – positives ou négatives – auxquelles adhère le personnage et qui lui font appréhender la vie comme *vraie*, durant tout ou partie(s) de son existence⁴.

La « vraie vie » : formule-cliché⁵ ?

Parmi les 244 occurrences du signifiant « vie » qui parcourent toute *La Comédie humaine* – et plusieurs centaines pour celui d'« existence » dans une acception équivalente –, nous relevons huit occurrences de la lexie « vraie vie ».

¹. *Albert Savarus*, CH, I, 979 (nous soulignons). Cf. la Lettre de Balzac à Mme de Berny [1822] « Laure, tu seras en tiers dans toutes mes pensées, et se sera aussi en ton nom que je ferai tout ce qui me portera à *m'élever au-dessus des autres hommes*. Corr., I, 207 (nous soulignons).

². *Louis Lambert*, CH, XI, 643 (nous soulignons). C'est encore, sur un mode humoristique cette fois, que Balzac nous donne à lire les *formules* du vieil antiquaire de *La Peau de chagrin*. En « deux mots », (qui durent deux pages !) le vieillard centenaire prétend révéler au jeune héros suicidaire, Raphaël de Valentin, sa « formule » de bonheur et de longévité : ne jamais rien désirer, ne vivre les jouissances terrestres qu'en pensée. Le docte vieillard tombera amoureux d'une danseuse !

³. *Ursule Mirouët*, CH, III, 815. (nous soulignons). Remarquons au passage que la métaphore filée végétale et solaire resémantise le cliché « être dans son élément ».

⁴. L'acception « mode, type de vie » (Cf. Dic. Petit Robert), définit particulièrement les « formules d'existence » que nous évoqueront ultérieurement.

⁵. La notion de « vraie vie » renvoie au concept philosophique de « vérité ». Elle demanderait une étude épistémologique, mais qui n'est pas l'orientation de mon propos.

L'expression « vraie vie » peut sembler tautologique, car par définition, la vie est « vraie¹ ». Dans le langage courant, elle sera perçue globalement comme « vie réelle », sinon par des signifiés contraires comme « vie artificielle », « vie rêvée » ou « vie fantasmée »...

Pour Balzac, la lexie revêt les mêmes signifiés, mais en les diffractant, puisque la formule matrice « vraie vie » engendre des séries synonymiques (sachant que la synonymie ne peut être que relative) et des séries antonymiques.

Ainsi par substitution de l'adjectif caractérisant « vrai », nous trouvons les syntagmes suivants : « vie véritable » ; « véritable vie » (2 occurrences) ; « véritable existence » ; « vie (si) féconde » ; « vie riche » (x6) ; « vie pleine » (x9) ; et une série antonymique dont certains syntagmes s'opposent trait par trait à ceux énoncés précédemment : « vie artificielle » (x2) ; « vie frivole » (x2) ; « vie factice » ; « vie uniforme » ; « existence médiocre » ; « existence (si) vide ».

Le spectre sémique de la lexie s'élargit avec des syntagmes plus développés. Ainsi l'expression « vie pleine » suivie un complément de détermination (x16), comme par exemple : « vie pleine de plaisirs » ; « vie pleine d'innocence » ; « vie pleine d'émotions » ; « vie pleine de belles actions » ; « vie pleine de ces heures sacrées » ; ou avec une connotation négative : « vie pleine de haut et de bas » ; « vie (...) pleine de dégoût »... Des syntagmes se développent également par la coordination ou la juxtaposition de deux ou plusieurs adjectifs caractérisants : « vie pleine et recueillie » ; « vie modeste, pleine et honorée » : « Quelle vie riche et pleine ! » ; ou encore avec la juxtaposition de deux segments prédicatifs : « Oui, ma vie est pleine, ma vie est riche ».

Ces formules-clichés – qu'il conviendrait bien-sûr de contextualiser – associent des lexies prévisibles². Néanmoins, ces formules peuvent s'avérer problématiques lorsqu'elles coordonnent par exemple des adjectifs opposés sémantiquement. Citons : « vie obscure et pleine » ; « vie à la fois pleine et vide ».

Genres de vie

Dans le roman épistolaire, *Mémoires de deux jeunes mariés*, on connaît l'exercice illocutoire auquel se livrent les deux amies en jouant sur « le contraste de [leur] destinée³ » ; l'emploi antithétique ou concessif des prédicats avec lesquels les deux amies argumentent par lettres interposées, plus qu'un fait de style, problématise le texte entier.

Dans ce roman, bien que Louise de Chaulieu et Renée de l'Estorade s'opposent par leur genre de vie respective, fastes parisiens pour l'une, domesticité provinciale pour l'autre, chacune revendique pour elle-même, une vie *riche et pleine*.

Les deux amies mettent d'abord en balance les joies de la vie de mère et les plaisirs de la vie mondaine. Dans la lettre XXX, Louise écrit à Renée : « Tu as le fruit sans avoir eu les fleurs et moi j'ai les fleurs sans le fruit⁴ », Le chiasme pourrait suggérer une conclusion satisfaisante, mais il n'en sera rien. Ensuite, Louise vante haut et fort la vie qu'elle mène avec Felipe de Macumer : « une vie dissipée et *néanmoins pleine*, des gens heureux⁵ », le qualificatif positif « pleine » annule celui, négatif de « dissipée ». La concession sert à discréditer par avance le jugement que l'une porte *sur le genre de vie* de l'autre.

Et Renée répond à la lettre XXXIII, en écho aux propos de Louise à la lettre XXX :

¹. Mme si grammaticalement l'épithète de nature veut que l'adjectif répète une caractéristique déjà implicite dans le nom qu'il qualifie.

². Dans les deux derniers exemples précités, bien que les adjectifs « riche » et « pleine » d'un emploi quasi synonymique fonctionnent comme des doublons, les modalités affectives – exclamation ; emphase – s'opposent à la clôture du sens.

³. *Mémoires de deux jeunes mariés*, CH, I, 316.

⁴. *Ibid.*, p. 316.

⁵. *Ibid.* (nous soulignons).

Enfin tu avais le monde, j'avais mon enfant, notre enfant ! Quelle vie riche et pleine!¹

Pourtant, si la joute épistolaire se poursuit, les choix de vie défendus par les deux amies ne se laisseront pas réduire, comme on le sait, à une opposition systématique : ces choix ne seront pas exempts de contradictions, ni de revirements...

Pérennes ou transitoires, les *genres de vie* qui opposent bien d'autres personnages dans *La Comédie humaine*, Balzac les évoque très tôt dans « les formules d'existence ».

Les « formules d'existence »

Quand on a une fortune entière à faire, il vaut mieux la faire grande et illustre, car, peine pour peine, il est préférable de souffrir dans une haute sphère que dans une basse² [...]

C'est en 1830 que l'expression « formule d'existence » apparaît d'abord dans *Le Traité de la vie élégante*, comme nous le précise encore José-Luis Diaz³. Elle sera reprise en 1831 dans *La Peau de chagrin* : Raphaël de Valentin, s'empare de « toutes les formules d'existence⁴ » dans un magasin d'antiquités.

Dans ce Traité, Balzac distingue « trois classes d'êtres créés par les mœurs modernes : *l'homme qui travaille ; l'homme qui pense ; l'homme qui ne fait rien.* » De là, il en déduit « trois formules d'existence assez complètes pour exprimer tous les *genres de vie* [...] : *la vie occupée ; la vie d'artiste ; la vie élégante*⁵ ».

Cependant ces formules d'existence sont très souvent associées à un autre concept balzacien : la « sphère ». Les expressions qui le contiennent prennent alors une autre dimension sémantique : on peut *mener* une vie élégante, *mener* une vie d'artiste ; mais on *entre*, on *est transporté*, on *monte*, on *s'élève* dans une sphère, ou au contraire, on peut *s'y enfermer* ; une sphère pourra être *étroite, élevée, inaccessible*. Le vocabulaire spatial est éloquent, il aimante le langage des valeurs, positives ou négatives, que le personnage attribue au genre de vie qu'il mène.

Au regard des différentes *formules d'existence*, Louise de Chaulieu se situe manifestement dans la *sphère de la vie élégante*, et Renée dans celle de *la vie occupée*. Mais au-delà des genres de vie contrastés des deux amies que génère l'opposition bien connue, vie parisienne, vie de province, ce qu'elles revendiquent se sont les valeurs qu'elles attribuent à leur sphère respective :

¹. *Ibid.*, p. 327.

². Lettre à Zulma Carraud, [1832], *Corr.*, I, 732.

³. *Traité de la vie élégante*, CH, XII, 211.

⁴. CH, X, 73.

⁵. Dans ce Traité, Balzac nous dit : « *Le thème de la vie occupée* n'a pas de variantes. En faisant œuvre de ses dix doigts, l'homme abdique toute une destinée. » (CH, XII, 212, nous soulignons). Quant à *La vie élégante*, qui donne précisément son nom à ce traité, elle n'est pas ici stigmatisée comme elle le sera dans *La Comédie humaine*. Lucien de Rubempré se jette dans le travail après « *la triste épreuve de la vie élégante* », (*Illusions perdues*, CH, V, 296, nous soulignons). Dans sa vie personnelle, Balzac cherche à y briller, comme le lui reproche son amie Zulma Carraud : « [...] laissez donc *la vie élégante* à qui elle doit tenir lieu de mérite, ou bien à ceux à qui les grandes plaies morales l'ont rendue nécessaire, comme moyen de s'étourdir », (Lettre de Zulma Carraud à Balzac, 1822, *Corr.*, I, 711, nous soulignons). C'est sans doute à *la vie d'artiste* que Balzac accorde les valeurs le plus hautement positives : « L'artiste est toujours grand », nous dit-il, « Il a une élégance et une vie à lui, parce que chez lui tout reflète son intelligence et sa gloire. » (p. 216). Modeste Mignon, personnage éponyme, désire être la compagne d'un poète, car elle voit dans l'artiste, un homme « *supérieur* à la foule des hommes » (CH, I, 509, nous soulignons). Béatrix, personnage également éponyme, veut bien pardonner à son amant, le musicien Gennaro Conti, qui l'entraîne dans le monde de l'opéra, de ne pas voir sa gêne au milieu des femmes du monde ; elle aurait « mauvaise grâce », dit-elle, « à ne pas immoler de petites vanités à *une aussi grande chose que la vie d'un artiste.* » (CH, II, 726, nous soulignons)

« Tu es dans *ta sphère humaine*, dit Louise, et je suis dans *la sphère divine*. Je règne par l'amour, tu règnes par le calcul et par le devoir¹. »

Ce à quoi Renée pourra répondre :

La femme n'est dans *sa véritable sphère* que quand elle est mère; elle déploie alors seulement ses forces, elle pratique les devoirs de sa vie, elle en a tous les bonheurs et tous les plaisirs. Une femme qui n'est pas mère est un être incomplet et manqué. Dépêche-toi d'être mère, mon ange! Tu multiplieras ton bonheur².

Le concept de « sphère » subsume à la fois un type d'existence et une axiologie.

L'essai de la vie³

Elle semblait écouter de loin de confuses révélations
de cette vie passionnée qui met les sentiments à un plus haut prix que les choses.
La Maison du chat-qui-pelote, CH, I, 51

Dans *La Comédie humaine*, chaque personnage évolue dans *sa sphère* avec plus ou moins de bonheur...

Dans *La Maison du chat-qui-pelote*, les époux Guillaume, eux, vivent satisfaits dans leur boutique de draperie. « Mais c'est vivre, ça⁴! » pourra s'écrier Guillaume avec emphase, après avoir vanté les plaisirs du commerce devant le commis qu'il souhaite pour gendre. En succédant aux vieux drapiers, Virginie et Joseph Lebas se trouvent à leur tour dans leur élément car « ils ont accepté la vie comme une entreprise commerciale [...]. » Et c'est un « bonheur égal, sans exaltation, [...] que goût[e] ce couple convenablement assorti⁵. »

Tant que la jeune Augustine Guillaume ignore tout de la vie et des « plaisirs du monde », elle ne peut que suivre la vie monotone et « exemplaire » de ses parents. Augustine et sa sœur aînée sont « obligées par *leur genre de vie* à chercher des éléments de bonheur dans les travaux obstinés⁶. » Mais après sa rencontre et son mariage avec le jeune peintre Théodore de Sommervieux, Augustine quittera *sa vie occupée* – selon la formule balzacienne –, pour vivre dans « une sphère de gloire et de richesse⁷ ». Malheureusement, brisée par le désamour de Sommervieux qui s'aperçoit que sa femme « n'habi[te] pas dans *sa sphère*⁸ », ne sachant pas se conformer aux codes de *la vie élégante*, que d'ailleurs elle ne comprend pas, la jeune épouse mourra. Sauf que son regard aura changé...

Même si Balzac, dans son projet d'étude de mœurs, veut à l'évidence, dans ce petit récit, nous peindre les malheurs d'une mésalliance, il n'empêche qu'il donne à son héroïne suffisamment d'esprit pour la faire regimber devant une existence bornée, et par sa condition et par son éducation :

¹. *Mémoire de deux jeunes mariées* CH, I, 307, nous soulignons).

². *Ibid.*, 323, nous soulignons).

³. Balzac parlant de sa sœur Laure à Mme de Berny : « Je me tiens à elle par le plus grand des souvenirs, celui de *l'essai de la vie* [...] », (Lettre à Mme de Berny, [1822], *Corr.*, I, 154, nous soulignons).

⁴. *La Maison du chat-qui-pelote*, CH, I, 62.

⁵. *Ibid.*, p. 79.

⁶. *Ibid.*, p. 49.

⁷. *Ibid.*, p. 76.

⁸. *Ibid.*, p. 74.

Cependant Augustine avait reçu du hasard une âme assez élevée pour sentir *le vide de cette existence*¹.

Lorsqu'elle rend visite à ses vieux parents, qui vivent désormais au milieu d'un bazar de richesses accumulées, Augustine, dessillée, est, nous dit-on, *surprise* « par le *spectacle* donné par ces deux êtres qui sembl[ent] échoués sur un rocher d'or *loin du monde et des idées qui font vivre* ». Et c'est toujours avec des images que Balzac continue à lui « souffler », qu'elle *contemple* la seconde partie du célèbre tableau peint par son époux, dans lequel le commis Joseph Lebas laisse imaginer « une vie agitée quoique *sans mouvement*, espèce *d'existence mécanique et instinctive* semblable à celle des castors. » Devant le spectacle de ces vies immobiles, pour l'épouse délaissée, les dix-huit mois de bonheur qu'elle a eus, valent à ses yeux « mille existences² ».

Vivre de la vie d'un autre³

[...] mais croyez bien que, si j'ai voulu vivre de la vie du siècle même, au lieu de passer heureux et obscure, c'est que précisément le bonheur pur et médiocre m'a manqué.
Lettre à Zulma Carraud, [1832], *Corr.*, I, 732.

Cette faculté d'accès à une intériorité que Balzac accorde à ses personnages peut devenir, sinon mortifère, du moins conduire à une impasse existentielle. Quitter sa sphère d'origine provoque autant de remous dans l'âme des personnages que de renoncer à la quitter. La triste destinée que le romancier a réservée à Augustine n'était peut-être qu'un malheureux « essai de la vie » conduisant à l'effondrement d'un rêve de jeune fille ; pour David Séchard et Eve Chardon dans *Illusions perdues*, ou Renée de l'Estorade, déjà confrontés à l'expérience de la réalité, il faut « une grande force morale » pour corriger « les hasards de la vie⁴ ».

Certes, Balzac ne laissera pas ces personnages n'être qu'une « ombre nécessaire⁵ » au tableau que peut offrir le bonheur des autres. Ils seront axiologiquement très valorisés par le romancier : Eve Chardon pour « sa tranquille résignation à une vie laborieuse⁶ » ; David, pour supporter sans faillir l'indignité d'un père avare qui le condamne à une vie pauvre ; Renée pour sa dévotion à un époux peu chanceux et à ses enfants. C'est, dit Renée, « une belle œuvre », que de « faire croire au bonheur à un pauvre homme », et elle ajoute : « *J'ai choisi* : je ferai mes dieux de mes enfants et mon Eldorado ce coin de terre⁷. »

Pourtant, ces vies plus ou moins *consenties* portent en elles la nostalgie de tout ce qui n'est pas, de tout ce qui aurait pu être... Jauger sa vie à l'aune de ses pairs, comme le feront Renée, et David, c'est prendre le risque de rester figé devant le miroir, et de n'y voir que le reflet d'un autre soi-même, c'est se contenter *in fine* de « vivre de la vie d'un autre ». David exprime avec des accents presque lyriques, le quasi-effacement de sa vie, en face de celle à venir de son ami Lucien Chardon :

¹. *Ibid.*, p. 51. Dans le roman éponyme *Modeste Mignon*, l'héroïne qui nourrit des « idées nobles sur la vie », décide de quitter un foyer paternel, pourtant respecté : elle a pris le parti de « souffrir dans *une sphère élevée* au lieu de barboter dans les marais d'une vie de province, *comme avait fait sa mère [...]*. », *CH*, I, 509, nous soulignons).

². *Ibid.*, p. 81.

³. Voir également la Lettre de Balzac à Mme de Berny, [1822] : « Aimer, c'est se confondre tellement qu'il n'y ait pas trace d'individualité, c'est *vivre de la vie d'un autre [...]* », (*Corr.*, I, 170), (nous soulignons). Lettre citée par J-L. Diaz (art. cit.) qui nous renvoie à la note de R. Pierrot pour l'emprunt de cette formule au *Melmoth* de Maturin.

⁴. *Mémoire de deux jeunes mariées*, *CH*, I, 236.

⁵. Expression employée dans *La maison du chat qui pelote*, *CH*, I, 72.

⁶. *Illusions perdues*, *CH*, V, 179.

⁷. *Mémoire de deux jeunes mariées*, *CH*, I, 237.

« *Ma vie, à moi, Lucien, est arrêtée [...] je suis un artisan [...]. Sois heureux, je jouirai de tes succès, tu seras un second moi-même. Oui, ma pensée me permettra de vivre de ta vie. À toi les fêtes, l'éclat du monde et les rapides ressorts de ses intrigues. À moi la vie sobre et laborieuse du commerçant et les lentes occupations de la science*¹ ».

Renée interroge sa vie avec tristesse et ne demande qu'à épouser en pensée, la brillante destinée de son amie Louise: « D'où vient l'inégalité de nos destinées ? [...] Tes lettres me font une vie passionnée au milieu de mon ménage si simple, si tranquille, uni comme une grande route par un jour sans soleil². »

Vie sobre ou vie glorieuse?

Je n'ignore point que les grandes idées engendrent les grandes actions.
Le Curé de village, CH, IX, 793

Dans *Le Curé de village* (1839), Grégoire Gérard a « les yeux fixés sur ce soleil moral nommé la Gloire³! ». Aussi réussit-il à s'élever au dessus de sa condition et à réaliser son ambition. D'origine modeste comme David Séchard, il aurait pu se résoudre à prendre le relais d'un père artisan, car « [sa] destinée primitive était de rester charpentier comme [son] pauvre père. ». Il choisit une autre voie, devient ingénieur, et regrette que ce père n'ait pas assez vécu pour jouir de son « élévation⁴ ». Cependant, sa seule ambition sera d'être « utile à son pays⁵ », ce qu'il réalisera avec succès, en aidant Véronique Graslin à restaurer toute une contrée ingrate.

Le parcours de Grégoire Gérard entre en résonance avec ceux d'autres personnages : avec Lucien de Rubempré, il partage un même « désir précoce de parvenir⁶ »; avec Raphaël de Valentin, des études acharnées le mobilisent nuit et jour ; avec Louis Lambert, une activité mentale qui a « démesurément cultivé son cerveau » et aurait pu le faire mourir⁷. Cependant, si la quête existentielle de Grégoire Gérard trouve, dans ce roman, un bel aboutissement, à la fois concret et éthique, ce personnage n'est pas haussé au rang de « héros » romanesque comme l'était, par exemple, en 1831, un Raphaël de Valentin qui donne sa vie à lire comme « un poème⁸ ».

Ce poème qu'on nomme existence⁹

Je souhaitais une âme, une vie, ce bonheur idéal et complet,
beau rêve auquel nous ne croyons pas longtemps.
La Peau de Chagrin, CH, X, 187.

¹. *Illusions perdues, CH, V, 183-184.*

². *Mémoire de deux jeunes mariées, CH, I, 278-279.*

³. *Le Curé de village, CH, IX, 797.*

⁴. *Ibid.*, p. 794.

⁵. *Ibid.*, p. 800.

⁶. *Ibid.*, p. 794.

⁷. *Ibid.* p. 794. Louis Lambert a une activité de pensée qui le conduira jusqu'à la folie et à la mort : il est capable « d'assimiler la substance » d'une grande quantité de livres ; cette activité est parfois si intense que son front de génie paraît près de « crever sous l'effort ». (*Louis Lambert, CH, XI, p. 592 et p. 623.*)

⁸. Bien que Balzac ait mis sur le front de Grégoire Gérard « les signes évidents de la grandeur » (p. 809), sa vie d'étudiant, qu'il raconte dans une très longue lettre, est plutôt un plaidoyer *pro domo* quant à la difficulté, pour l'homme de talent, de réussir au sein de l'Institution qui le condamne à la médiocrité (p.794 à 807).

⁹. Formule dans les *Œuvres diverses, I, 869.*

La vie de Raphaël met en jeu deux postulations de vie contraires qui s'avèrent non seulement irréconciliables, mais aussi mortifères : celle qui se rêve chaste et studieuse, éclairée par un amour pur ; l'autre qui ne demande qu'à succomber aux tentations du luxe, de plaisirs et de débauche qu'offre la vie parisienne. Malgré la rencontre d'un amour providentiel, que Balzac concède à son personnage, et la tentative d'une existence qui serait enfin apaisée au sein d'une nature idyllique, c'est la vie « tempétueuse » qui occupe l'espace romanesque de manière prégnante et que Balzac *résume* ainsi :

Comment un jeune homme naturellement avide d'émotions renoncerait-il aux attraits d'une vie *aussi riche d'oppositions* et qui lui donne les plaisirs de la guerre en temps de paix¹ ?

Ce commentaire clôt une séquence édifiante dans laquelle Raphaël met en perspective la vie qu'il mène avec celle qu'il a abandonnée. En effet, pendant qu'il attend la visite de Rastignac, son compagnon de débauche, le jeune homme examine la chambre qui fut naguère sa mansarde d'étudiant, et dans laquelle se côtoient maintenant les objets luxueux et des vieilleries – dont le désordre n'est pas sans rappeler le fatras du magasin d'antiquités. Raphaël reconnaît que la « chaste vie de savant » qu'il a menée dans sa mansarde, aurait pu être « honorable » et « longue », une vie qu'il n'aurait pas dû quitter « pour la vie passionnée qui [l'] entraîne dans un gouffre² ». Pourtant, c'est avec « une noble insouciance » qu'il contemple « la vie de dissipation » à laquelle il se voue maintenant, et qui est « exprimée » par cette chambre, « formant un tableau qui ne manque pas de poésie³ ».

Faisant de tout un poème⁴, ses amours mortifères, sa vie de débauche, sa longue agonie, Raphaël inscrit, pour ainsi dire, sa propre vie dans « le poème sans fin⁵ » du magasin d'antiquités, dans lequel son âme de poète avait rencontré « une immense pâture⁶ ».

C'est dans un délire poétique, que Raphaël, proche de la mort, rencontre sa « vraie vie » en rassemblant ses vœux éparpillés dans une étonnante formule :

[...] *la véritable formule* de l'existence humaine, le beau idéal de la vie, la seule vie, *la vraie vie*. [...]. A ses yeux, il n'y eut plus d'univers, l'univers passa tout en lui⁷ ».

La rage de l'ambitieux ou l'angoisse de n'être rien⁸

J'envie vos souffrances, car vous vivez au moins, vous !
Illusions perdues, CH, V, 210.

Pas plus que Raphaël, son jumeau d'infortune, Lucien de Rubempré, dans *Illusions perdues*, n'est épargné par les pièges dans lesquels tombent les jeunes gens à Paris¹. Bien sûr,

¹. *La Peau de chagrin*, CH, X, 194, nous soulignons).

². *Ibid.*, p. 193.

³. *Ibid.*, p. 193-194.

⁴. Cf. p. 285 : Raphaël refuse la pitié d'une paysanne devant son état maladif, mais comme « un poète fait de tout un poème, terrible ou joyeux, suivant les images qui le frappent [...] », cette pitié produit dans son cœur « un horrible poème de deuil et de mélancolie. »

⁵. *Ibid.*, p. 71.

⁶. *Ibid.*, p. 69.

⁷. *Ibid.*, p. 281, nous soulignons. Au début du roman, Raphaël s'était déjà emparé de « toutes les formules d'existence » en « éparpillant sa vie et ses sentiments » devant le « vaste bazar des folies humaines » (p. 281, nous soulignons).

⁸. Dans un de ses moments de découragement, Balzac parle de son « sentiment de non-valeur » : « Inaperçu sur la terre, et c'est un de mes plus grands chagrins, j'aurai vécu comme *des milliers d'ignorés qui sont passés comme s'ils n'avaient jamais été*. » (Lettre à Mme de Berny, 1822, *Corr.*, I, 193, nous soulignons)

Lucien croit en son talent d'écrivain, et se jette d'abord avec « ardeur » dans le travail. Mais lorsque son ambition littéraire est minée par la pauvreté, elle s'avilit dans une autre sorte d'enfer, le journalisme².

Cependant, si Balzac fait entendre sa voix dans le texte, pour nous inviter à comprendre comment la Société détruit peu à peu les illusions d'une jeunesse qu'elle condamne à « l'ilotisme³ », c'est aussi avec humour que le romancier sait nous conter les avatars de la destinée de son héros, un héros qui met autant de rage et de naïveté à « triompher » de tout, qu'à fuir l'épouvantail de la *non-vie* et son cortège mortifère : pauvreté, médiocrité, ennui, solitude... Après « la nuit profonde de sa vie travailleuse, obscure, monotone⁴ » et sans résultat, dans son misérable garni de la rue de Cluny, il lui sera difficile de ne pas résister à « la vie facile, abondante, et magnifique⁵. » que lui offre l'actrice Coralie dans le monde artiste parisien. Cependant, « la funeste mobilité » du caractère de Lucien peut tout aussi bien le jeter « dans une mauvaise comme dans une bonne voie⁶. » Aussi, notre héros aura-t-il souvent à batailler, tout autant avec le monde, qu'avec sa conscience qu'il *déshabillera* peu à peu de ses vertus⁷!

Pour l'heure, Lucien Chardon, *alias* de Rubempré, a une « destinée à accomplir⁸ ? » ; et tant qu'aucune « bise » n'a encore « effeuillé » ses espérances⁹, le jeune ambitieux place ses rêves de Gloire dans son roman historique et son recueil de poésies *Les Marguerites*, qui doivent « répan[dre] son nom dans le monde littéraire [...]»¹⁰. Il espère aussi éradiquer celui de *Chardon* qui le pique littéralement chaque fois qu'il est prononcé¹¹!

C'est dans le salon de sa muse, Naïs de Bargeton, que Lucien subit sa première défaite. Le « chardonneret du sacré bocage¹² » est moqué par la haute société d'Angoulême ; on cause, on joue pendant qu'il tente de déclamer ses poèmes : bref, on ne l'écoute pas, on le subit ! Le poète humilié, « dépouillé de tous ses rayons », enrage, fulmine, frappe du pied, se jurant de dominer ce monde qui l'ignore superbement. Mais Lucien ne baisse pas les armes :

¹. Cf. ce passage où Balzac évoque les pièges que tend Paris aux jeunes artistes comme Lucien : « [Lucien] se jeta dans le travail avec cette première ardeur que dissipent si vite les difficultés et les amusements que Paris offre à toutes les existences, aux plus luxueuses, comme aux plus pauvres, et qui, pour être domptés, exigent la sauvage énergie du vrai talent, ou le sombre vouloir de l'ambition. » (*Illusions perdues*, CH, V, 296)

². Cf. la Lettre de Balzac à Laure Surville, [1821] : Balzac se plaint de ne pas avoir assez d'argent pour travailler « d'une manière glorieuse », il a, dit-il, « l'espoir de devenir riche à coup de romans. Quelle chute !... [...], enfin, il faut s'indépendantiser, et je n'ai que cet ignoble moyen-là : salir du papier et faire gémir la presse [...]. Si j'ai une place je suis perdu [...]. Je deviendrai un commis, une machine, un cheval de manège qui fait ses trente ou 40 tours, boit, mange et dort à ses heures ; je *serai comme tout le monde*. Et l'on appelle vivre, cette rotation de meule de moulin, ce perpétuel retour des mêmes choses ? » (*Corr.*, I, 110)

³. *Illusions perdues*, CH, V, 490.

⁴. *Ibid.*, p. 386.

⁵. *Ibid.*, p. 428.

⁶. *Ibid.*, p. 254.

⁷. la métaphore est utilisée par Balzac à la fin des *Illusions perdues*, lorsque Lucien a pris la décision de dire adieu à la vie : « Le jour où l'homme se méprise, le jour où il se voit méprisé, le moment où la réalité de la vie est en désaccord avec ses espérances, il se tue et rend ainsi hommage à la société, dans laquelle il ne veut pas rester *déshabillé de ses vertus* ou de sa splendeur. » (*Ibid.*, p. 688, nous soulignons).

⁸. *Ibid.*, p. 253.

⁹. *Ibid.*, p. 178-179.

¹⁰. *Ibid.*, p. 233. Après bien de déconvenues, Lucien découvrira *ses Marguerites* dans un cabinet de lecture, avec « une affiche où sous un titre bizarre, à lui tout à fait inconnu, brill[e] son nom : Par *M. Lucien Chardon de Rubempré* » ! (p. 538, souligné dans le texte).

¹¹. Balzac traite avec humour les prétentions de Lucien ! La métaphore *florale* est filée chaque fois que l'on raille Lucien et sur son nom et sur ses sonnets. Plus tard dans le roman, ses amis du Cénacle constateront que les relations de Lucien avec le grand monde ont développé chez lui, au plus haut degré, « l'orgueil nobiliaire et les vanités aristocratiques » (p. 514) qui seront, on le sait, les mêmes pour Balzac.

¹². *Ibid.*, p. 172.

Loin de le décourager, la rage de l'ambitieux repoussé donnait à Lucien de nouvelles forces¹.

À Paris, Lucien est ridiculisé, cette fois, à cause de son allure provinciale. Mortifié d'être redevenu un « petit Chardon » aux yeux de la haute sphère parisienne, taraudé à l'idée d'y rester « inconnu », notre jeune ambitieux entend pourtant bien « occuper Paris de [lui] » et braver la difficulté d'y être « quelque chose² ». Mais pour « briller » comme ceux qui étalent leur vie luxueuse devant ses yeux, il lui faut de l'argent. Oubliant qu'il lui faut *aussi* travailler, Lucien ne balance pas longtemps :

« Mon Dieu ! de l'or à tout prix ! l'or est la seule puissance devant lequel le monde s'agenouille. Non ! *lui cria sa conscience*, mais la gloire, et la gloire c'est le travail ! Du travail ! c'est le mot de David. Mon Dieu ! pourquoi suis-je ici ? mais *je triompherai*³ ! »

Désormais, les seules formules vitales auxquelles obéira Lucien avec frénésie seront : *dominer le monde* et *triompher*. Lorsque le journaliste Lousteau, dans une « rude tirade », tente de faire abandonner au poète ses rêves de publication des *Marguerites*, en déclarant sentencieusement qu'elles « n'écloront jamais au soleil de la publicité dans la prairie des grandes marges » de Dauriat, le libraire des célébrités⁴, Lucien ne se laisse pas décourager pour autant. Après avoir serré la main du journaliste, « stimulé par l'horrible poésie des difficultés », il lui crie : *Je triompherai*⁵ !

Pourtant, Lucien est contraint par la nécessité de choisir entre deux voies : celle des patients travaux littéraires et celle, périlleuse, du journalisme, et si sa conscience le malmène, c'est encore dans le sens qui lui convient !

Au bout d'une heure le poète quitta le Cénacle, *maltraité par sa conscience* qui lui criait : « Tu seras journaliste ! » comme la sorcière crie à Macbeth : Tu seras roi⁶.

Lucien sera désormais plus sensible aux conseils de ses mauvais génies journalistes, qu'à ceux de ses amis du Cénacle dont il avait d'ailleurs fini par trouver les vertus « ennuyeuses » et les travaux « inutiles⁷ ». Et c'est précisément dans le journalisme qu'il achèvera de « *croquer sa conscience*⁸. »

Et Pourtant !... ruiné, entraîné dans une déchéance complète, mis au ban des journalistes, Lucien, redoublant de courage face à l'adversité, une nouvelle fois se dit : « Je triompherai !⁹ ».

Conclusion

Certes Balzac, donne à ses propres postulations vitales des prolongements romanesques le plus souvent tragiques, avec la déchéance et/ou la mort des personnages : Augustine, Louise, Raphaël meurent et Lucien mourra¹⁰. Et il y a souvent loin entre la vie

¹. *Ibid.*, p. 211.

². *Ibid.*, p. 262-263. Cf. le commentaire de Balzac : « *Être quelque chose* dans son pays et *n'être plus rien* à Paris, sont deux états qui veulent des transitions ; et ceux qui passent trop brusquement de l'un à l'autre tombent dans une espèce d'anéantissement. » (p. 264, nous soulignons).

³. *Ibid.*, p. 287.

⁴. *Ibid.*, p. 342.

⁵. *Ibid.*, p. 348.

⁶. *Ibid.*, p. 421-422.

⁷. *Ibid.*, p. 415-416.

⁸. *Ibid.*, p. 348-349.

⁹. *Ibid.*, p. 534.

¹⁰. Cf. le suicide de Lucien dans *Splendeurs et misères des courtisanes* (CH, VI, 796).

dont ils rêvent et celle qui leur est donnée à vivre. Pourtant, avant *l'échéance fatale*, leur refus de la *non-vie*, qui était celui de Balzac, s'inverse dans un furieux *vouloir-vivre*, en dépit des pièges, des obstacles, et des désillusions *annoncées*.

Balzac porte-t-il pour autant un jugement sur les « choix » de vie ses personnages ? Il ne faut pas s'y tromper, car il n'y a, chez le romancier, aucun jugement qui ne comporte son envers : il pourra aussi bien fustiger ceux qui aspirent au luxe et à la richesse, que ceux qui bornent leurs désirs à une « destinée modeste » et qui vivent de « capitulations infâmes ¹ »....

Aussi Balzac utilise-t-il souvent l'humour et l'ironie pour nous laisser dans l'incrédulité. Pour guider Lucien dans ses rêves de Gloire et le prévenir des pièges dans lesquels il peut tomber, le romancier prête les mêmes conseils avisés au sage Daniel D'Arthez, et à la ridicule Mme de Bargeton. « On ne peut pas être un grand homme à bon marché ² » dit le premier ; « il n'y a pas de gloire à bon marché ³ » glisse « la Béatrix d'Angoulême » entre deux phrases amphigouriques !

Que la quête d'une *vraie vie* soit noble ou *dégradée*, qu'elle soit vouée à l'échec, ce qui importe, c'est ce formidable élan vital que Balzac a si bien su insuffler à ses personnages, « cette croyance sublime à une destinée » qui les rend capables de dévorer « mille existences », depuis le fougueux : « Oui, je veux vivre avec excès ! » de Raphaël, jusqu'au cri rageur et réitéré de Lucien : « je triompherai ! ».

Dany Kopoev
(Paris)

¹. Cf. Le Cousin Pons, CH, VII, 494.

². Illusions perdues, CH, X, 331.

³. *Ibid.*, p. 210.